

PERRET-PRODUCTIONS

LÉONCE PERRET

*va présenter à Paris un grand film
interprété par Dolorès Cassinelli
et E. H. Lincoln*

PARIS-NEW-YORK

TRÈS PROCHAINEMENT

PATHÉ

ÉDITE

L'INNÉNARABLE COMÉDIE EN TROIS ACTES

de Maurice Hennequin, Pierre Veber
et Henry de Gorsse

**MADAME
ET SON
FILLEUL**

Mise en scène de M. G. MONCA

avec

PRINCE - RIGADIN

dans le rôle de BRICHOUX

BARON FILS

(Marjolin)

GORBY

(Le Colonel)

LORRAIN

(Lambrisset)

LUCY MAREIL

(Lucienne Lambrisset)

et

FERNANDE ALBANY

dans le rôle de Georgette
qu'elle a créé au Théâtre du PALAIS-ROYAL



A chacun sa Vie

Comédie Dramatique en 4 Parties avec

Mary Pickford

.....

Edition du 28 Février

3 affiches -- Nombreuses photos

Comptoir Ciné-Location

Gaumont

et ses agences régionales



le film

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS
.....
1457, Broadway
NEW-YORK

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Pour sauver le Film Français

Ce qu'il faut connaître de l'Amérique pour faire pénétrer nos films

En octobre dernier, notre directeur partait aux Etats-Unis pour étudier les conditions du marché américain et les chances de succès des films français dans ces régions. Après avoir conféré avec les principaux chefs d'industrie à New-York, sur les artistes, les metteurs en scène, visité les usines, les studios, les bureaux et les cinémas, il rapporte des conclusions précises dont nous sommes heureux d'offrir la primeur à nos lecteurs. On y trouvera une étude très serrée de la mentalité des acheteurs et des spectateurs, en même temps que les indications utiles pour diriger l'effort français vers la voie du succès. Nous publierons dès la semaine prochaine pour illustrer cette documentation, une série unique de photos d'artistes et de studios américains.

Le scénario

On m'excusera de donner sous une forme en quelque sorte personnelle les impressions que m'a laissées un trop court séjour aux Etats-Unis d'Amérique; ces impressions sont en réalité autant le fruit de conversations que de constatations personnelles.

Obligé d'interrompre assez rapidement mon voyage, je n'ai nullement la prétention de fournir des indications ou des solutions définitives, mais il m'apparaît que, à peine débarqué, certaines constatations frappent le voyageur qui veut bien regarder, de si aveuglante façon qu'il s'étonne d'être ensuite contraint de formuler ces remarques. C'est ainsi qu'ayant montré à un homme averti des choses de là-bas la brochure de M. Pathé, et également certains de mes articles, il s'est écrié : « Et vous avez eu besoin d'écrire cela! »

Dans cette parole, je trouverai le résumé de mes conclusions; il n'est certainement pas surprenant que nos films ne passent pas en Amérique, mais il est surprenant que nous ne fassions pas l'effort nécessaire pour les faire tels qu'ils y soient accueillis. Je vais justement tâcher de résumer en les expliquant les modifications que l'importance prépondérante du marché américain nous contraignent d'apporter de suite tant à nos conceptions techniques et artistiques qu'à nos méthodes industrielles et commerciales.

Rien ne s'oppose que leur mauvaise renommée à la vente des films français en Amérique et encore cette mauvaise renommée n'est pas générale, attendu que la plupart des commerçants américains ignorent l'existence même d'une production française, comme nous ignorons par exemple la production espagnole, ou argentine, ou japonaise. Quant à notre réputation artistique et littéraire, outre qu'elle n'est capable d'impressionner qu'une élite, elle se complique d'une réputation beaucoup plus solide d'immoralité qui peut donner de la valeur à une certaine partie de notre librairie, mais qui est un obstacle pour notre industrie.

Notre théâtre et nos livres sont loin d'avoir la vogue que, de Paris, on leur attribue. Les livres se vendraient bien à la rigueur peut-être... si on les trouvait, et si l'on savait le français en Amérique. Quant aux pièces, elles sont, lorsqu'elles sont choisies, adaptées par un auteur américain, et je défie un auteur français d'y reconnaître ses petits. Un homme de théâtre important m'a déclaré tranquillement que nous avons bien certaines qualités dans le genre « farcical » (gros vaudeville) mais que nos pièces sérieuses manquaient d'action et d'intérêt. Il faut avouer que la seule pièce française qui fasse de l'argent en ce moment à New-York, c'est *Madame et son Filleul*, transformée en opérette et montée avec un très grand luxe de figurations et de costumes. Quant aux pièces de nos auteurs modernes célèbres, ce sont les artistes connus qui s'amuse à les jouer. Ils appellent cela en français, un « tour de force »; ils tiennent avec quinze jours l'affiche, alors que les succès américains restent un an à New-York seulement. Encore modifient-ils ces pièces de façon invraisemblable. Léo Dietrichstein, un des acteurs les plus connus de New-York, voulut jouer *Le Roi*, mais il fit supprimer le premier acte parce qu'il n'en était pas.

Les pièces américaines, qui se sont produites en quantité sont indubitablement inférieures au point de vue littéraires, car elles sont fréquemment mal écrites; elles présentent au point de vue du développement psychologique les mêmes lacunes que j'expliquerai plus loin au sujet des films, mais elles témoignent d'un louable souci de l'action, de la recherche simple et directe des situations nettes et parfois un souci assez touchant d'idéalisme et de généralité. Leur théâtre est assez proche parent de leur cinéma, mais l'Américain y perd de ses avantages. Les acteurs qui y sont choisis aussi pour leurs qualités physiques manquent de métier; peu savent « dire »; leurs grandes vedettes ne pourraient se mesurer avec les nôtres, sauf, paraît-il, John Barrymore, qui est un jeune premier délicieux et que je n'ai pas vu. Eh bien, dans ce terrain théâtral où, sans

parti-pris, notre supériorité est incontestable, le public américain ne sut nullement le jugement de l'élite qui nous est favorable; si nos auteurs veulent pénétrer en Amérique, où, jusqu'ici, les seuls réels succès ont été, accouplement bizarre, *Chantecler* et *La Femme X...* de Bisson, il faudra qu'ils fassent au goût américain de l'action, à son souci de morale et à sa conception de la psychologie d'importantes concessions.

Nous sommes incapables de loin de nous figurer ce chauvinisme hospitalier des américains. A part quelques familiers de Paris, dont l'ensemble ne constitue pas l'assistance d'une représentation, rien ne paraît comparable pour l'Américain à ce qui est ou semble américain. Nous sommes, nous avons toujours été en France, curieux des manifestations de l'esprit étranger, et nous lui prêtons la plupart du temps des vertus et des originalités que nous refusons de concéder à nos propres auteurs, moitié par hospitalité, moitié par snobisme. L'Américain est tout à fait hospitalier, mais nullement snob à notre façon. Nous avons la chance qu'il manifeste une sympathie, une affection touchantes pour la France. Cette sympathie est vieille comme l'Amérique et proclamée même par les progermaines. De nombreux américains m'affirment qu'il en fut toujours ainsi; on m'a montré les articles de Hearst lui-même, manifestant ce sentiment au plus fort de ses campagnes germanophiles. Je ne crois pas à la sincérité de ce dernier, mais je crois qu'il y a simplement là l'indication qu'une attaque morale contre la France eut été de sa part une faute, car elle eut agi contre le sentiment général. La propagande ennemie, pour détruire subrepticement ce sentiment, s'est surtout appliquée à nous présenter comme un peuple faible, amoral, sans volonté et sans idéal. Les tendances de notre littérature ont involontairement servi ce dessein. Même aujourd'hui que le Français, autrefois pour eux bambocheur, sympathique, amusant, sans mœurs et sans valeur pratique est devenu le héros de la guerre, et aussi l'homme qui a souffert et qui a tenu, leur affection véritablement fraternelle et émouvante se complique d'une espèce de pitié très gênante dans les affaires. Nous n'arriverons pas à persuader les Américains qu'ils se sont trompés sur notre compte avant la guerre; montrons-leur ce que nous sommes réellement; ils diront que la guerre nous a changés et ils ne nous en aimeront que davantage, car ils penseront en être un peu la cause.

Sommes-nous, laissant de côté les légendes répandues par nos ennemis, semblables aux héros de Bataille et de Porto-Riche? je ne le crois pas et ces auteurs non plus; ils n'ont jamais eu la prétention de

décrire des hommes normaux. Sans aller jusqu'à dire qu'ils ont décrit des malades, ils ont, certainement, voulu étudier des « cas », des curiosités psychologiques, qui finissent quand même par relever en partie de la pathologie. C'est leur droit le plus absolu, le plus sacré. Il serait profondément regrettable qu'ils n'eussent pas existé, profondément injuste de ne pas assurer à leurs œuvres le respect et le succès qu'elles méritent. Il est profondément regrettable que leurs œuvres soient traduites et représentées à l'étranger où elles sont loin de servir la cause française. On va créer, à New-York, *Le Marquis de Priola*. Ce sera heureusement un insuccès rapide; peut-on supposer choix plus malheureux et peut-on imaginer le tort que ferait à la réputation de la France la pièce de M. Lavedan si elle avait des spectateurs, ce qui me stupéfierait. Quand on travaille pour les boulevards, on est étrangement venu à réclamer l'attention de l'humanité. Croit-on, sans que je veuille m'aventurer trop loin dans le domaine des prédictions, que le théâtre français ne va pas évoluer vers le goût des nouvelles générations. Ces générations ne se sont jusqu'ici fait connaître qu'en faisant la guerre; elles n'y ont pas trop mal réussi. Mais il me semble qu'elles auront le sens et le goût de la vie normale et active à la fois, l'esprit démocratique, ambitieux et pratique, la netteté audacieuse qui semble manquer quelque peu à celles qui les ont précédées. Ces générations dont les évangiles ont été écrits par Jaurès et Zola, et le goût formé par Anatole France, ont vécu de bien grands moments, rêvé de bien grandes choses pour s'intéresser profondément à la dissection souvent pénible de sentiments bien particuliers. Tout en continuant à respecter infiniment le labeur de purs artistes, à suivre avec un certain intérêt les minutieux assemblages de constructeurs à la mode, ne pense-t-on jamais que de plus larges problèmes sont dignes de les passionner et que les auteurs jouiront de leur faveur qui se consacreront à des actions plus précises, plus réellement humaines, tellement plus humaines qu'elles seront accessibles à toute l'humanité. En étudiant des hommes plus normaux, on nous fera une réputation neuve sans difficulté et avec une efficacité surprenante.

Je semble peut-être m'être écarté de mon sujet, mais je n'en ai jamais été très éloigné, car toutes ces considérations sont générales et, par conséquent, s'appliquent au cinéma avec plus de rigoureuse certitude. Ce que je pose comme probabilité pour le théâtre dont je n'ai plus à m'occuper désormais dans le cours de cette étude, s'impose comme une ligne de conduite obligatoire pour le cinéma. Si une pièce de théâtre est obligée de se plier à une discipline, que sera-ce pour un film, moins apte à dissimuler

par l'adaptation certaines caractéristiques, et qui s'adresse à un public infiniment plus étendu et plus populaire. Si le public du théâtre, plus cultivé a jugé notre pays sur les études de mœurs faites par nos auteurs, à plus forte raison, les spectateurs de cinéma des pays étrangers, s'empresseront de prendre pour une fidèle description de nos familles normales, l'étude sincère des cas amoureux, que nous sommes les seuls à avoir abordés franchement. Pour paraphraser le mot de Gambetta, nous pouvons affirmer que la liberté de pensée n'est encore un article d'exportation sous aucune forme.

Examinons dans leur détail et dans leurs conséquences pratiques les effets de ces restrictions auxquelles nous contraind le goût d'un certain nombre de pays dont le plus important est l'Amérique du Nord.

Les Américains reprochent à nos sujets l'abus du « triangle » formé par le mari, la femme et l'amant ou la maîtresse, l'usage coutumier du ménage libre, ou mieux, sa justification. Enfin le souci de la chair leur semble étalé par nous de façon indécente. Ils demandent plus de tenue, le respect de la loi et des usages. Outre la censure officielle qui est ici terrible, invraisemblable et désolante, il y a dans le sentiment général une espèce de barrière puritaine qui restera de longues années encore infranchissable. Ne vous fiez pas aux plaisanteries dont quelques américains plus modernisés chargent ce reste des vieilles lois bleues. Celui-là qui goûte avec une volupté de pêcheur au fruit défendu, se traite lui-même de décadent, s'imagine avoir une force morale toute particulière qui lui permet de résister à ce danger, mais il n'en reste pas moins le chaud admirateur de ces règles qui, selon lui, ont fait la grandeur de l'Amérique, et il se raccroche à cette fameuse phrase, à ce monument de présomption : « Il faut une religion pour le peuple! » Dommage qu'on ait trouvé une si belle formule au moment où le peuple toujours en avance, renonçait aux religions. L'Amérique n'en reste pas moins un pays dont les habitants actuellement civilisés ont gardé les lois et les coutumes destinées à réfréner les passions de colons violents et irréflechis.

Je ne puis véritablement m'étendre comme je le désirerais sur toutes les nuances du caractère américain. J'aurais trop peur d'être mal compris et de sembler dénigrer un pays admirable où j'ai reçu une hospitalité si chaude et si spontanée et où je compte tant d'amis dont je sais la chatouilleuse susceptibilité. Il ne faut donc pas perdre de vue que les défauts que j'indique ne sont en quelque sorte que le prolongement, dirais-je, l'exagération de qualités particulières. L'Américain est foncièrement généreux, cor-

dial, actif, jovial, joueur et sportif. Il a le respect de la force et de l'argent. Il aime la danse et les enfants, le cinéma et les luttes politiques; l'amour et la femme comptent dans sa vie, mais il estime indigne d'un homme fort et libre de le montrer ou d'y attacher publiquement une grande importance. L'amour fait partie des joies de l'existence et non de ses tristesses. Il est toujours régularisé par le mariage et les considérations sentimentales ne sauraient l'emporter sur le respect de la morale. Se souvenir de ceci dans les films : l'amour n'est une excuse pour aucun crime, pour aucune faute, mais c'en peut être le mobile; en ce cas, le coupable doit être châtié ou se racheter.

Du reste, en général, on doit noter que les films américains finissent toujours ou presque toujours bien et la morale étant finalement sauve. Je crois pouvoir affirmer que la réunion de ces deux conditions est indispensable pour qu'un film soit admis par la censure et par le goût public.

Les Américains admettent parfaitement la plupart des situations, mais ils ne leur donnent ni les mêmes motifs, ni les mêmes conclusions que nous. Pour le même acte, qui pose une question également intéressante, ils admettent une excuse ou des explications différentes des nôtres. Je puis citer entre autres un exemple amusant. Comme M. Pathé le signalait dans son étude, les Américains ne comprennent pas que l'opposition des parents soit un obstacle au mariage de leurs enfants... mais les producteurs américains n'ont pas voulu laisser de côté le bénéfice des situations comiques ou dramatisées créées par son conflit. J'ai vu cinq ou six films où les parents s'opposaient avec une efficacité pour le moins temporaire au mariage de leurs enfants... en les menaçant de les déshériter. Du moment qu'il y a un obstacle d'argent, la situation leur paraît normale et l'hésitation des enfants naturelle. Mais ne pas oublier que la morale de tous ces films est que l'enfant a eu tort de s'abstenir ou raison de désobéir.

Pour cette fameuse question du « triangle », ils posent entre deux fiancés la situation que nous posons entre gens mariés et ce qui, chez nous, finit au lit, se termine chez eux devant un prêtre, avec l'un ou l'autre larron; étant donné la rapidité de leurs mariages, l'action n'en est pas sensiblement ralentie. C'est du reste à cause de cette simplicité du mariage qu'ils ne peuvent admettre aisément l'union libre. Pourquoi ces gens-là ne se marient-ils pas comme tout le monde? c'est si simple de se marier et si simple de divorcer.

On a remarqué des hardiesses étranges et l'étude de situations osées, de caractères abominables dans un grand nombre de films américains. Ce n'est pas

en donner une explication suffisante que d'affirmer qu'ils n'ont aucun succès et qu'ils sont interdits par la censure, ce qui n'est du reste pas toujours exact. *Forfaiture* a bien été interdit par la censure, mais cette interdiction a été promptement levée et le film a eu un gros succès; seulement ce qui a fait passer le film, c'est que le vilain rôle est joué par un japonais finalement puni. Les Américains eussent difficilement compris ou toléré qu'un blanc se conduisit de cette façon.

Ce film a constitué pour eux, comme la traduction de certains titres le laissait percevoir, une étude de la question jaune du conflit de races qui les intéresse directement et cela leur fait passer sur bien des choses qu'ils n'eussent peut-être pas admis dans un autre film.

Dans tous les cas osés, on oublie de souligner les précautions prises pour montrer le caractère exceptionnel de tels individus, la réprobation qu'ils soulèvent, le châtiement auquel ils n'échapperont pas; le mépris public est porté à leur égard à un degré qui nous fait sourire. J'ai vu dans un film, l'histoire d'un homme qui craignait un scandale dans ses affaires parce qu'il avait un jour eu une maîtresse. Il appréhendait que cette révélation ne ruinât son crédit à la Bourse. Dans un autre : un peintre, soupçonné d'avoir eu un enfant naturel, ne pouvait, pour cette raison, vendre un seul de ses tableaux. Dans un autre encore, un homme soupçonné d'adultère était lynché par la foule, ce qui le ramenait précipitamment à de bons sentiments.

Souvent la perpétration de tels crimes est confiée à des étrangers, des américains en étant incapables. Lorsque vous avez dans un film une femme de mauvaise vie, vous pouvez être assuré de lui voir un nom français; les fripouilles sont généralement allemandes; les snobs et les prétentieux, anglais, sans compter l'emploi pour les personnages peu sympathiques de mulâtres, de nègres, de japonais, de mexicains, de sud-américains. Ne perdons pas encore de vue que l'auteur de tels films, s'il est américain, passe pour un novateur hardi, pour un moralisateur audacieux; il est discuté, il lui arrive d'être interdit, mais ce sont les frasques de l'enfant du pays.

Si l'on voit cela dans un film français, c'est une description de nos mœurs et c'est aussi que nous sommes incapables de faire autre chose. Ce qui est une excuse et de l'art pour eux devient un crime et du cynisme de notre part.

HENRI DIAMANT-BERGER.

(Lire la suite de cette étude dans nos prochains numéros).

Le Sauveur du Ranch

Comédie Dramatique en 4 Parties avec

Douglas Fairbanks



Paramount Pictures
Exclusivité Gaumont

Edition 7 Mars
Longueur 1450 mètres env.
3 affiches et photos

Comptoir Ciné-Location

GAUMONT

et ses agences régionales



Les Succès  actuels de
L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE



LA LUTTE SUR L'ABÎME
 Grand Drame d'Aventures (MARY CORVIN)



CŒUR DE MÉTIS
 Grand Drame Américain (MITCHELL LEWIS)

L'AUTO ROUGE
Grand Drame



FRANKLYN FARNUM

MAUD

Grand Drame interprété par
 Miss FRANCELIA BILLINGTON,
 RUPERT JULIAN
 et la petite ZOÉ RAE

**LE GISEMENT
 DU PÈRE MORGAN**

(Miss MYRTLE GONZALEZ)

**LA RÉVOLTE
 D'UNE CONSCIENCE**

Drame interprété par
 Miss RUTH STONEHOUSE

FOLIE D'ARGENT

Drame en 5 Parties
 (Marie M^c LAREN et Eddie POLO)



LA MASCOTTE DES POILUS
 d'après le roman d'Arnould Galopin
 (JULIETTE ANDRIOT et ARTHÈME)



CHARLOT S'ÉVADE
 (CHARLIE CHAPLIN)

BRINS DE FILMS

Les Retours

Nous ne saurions nous désintéresser de la grave question du retour des mobilisés et sommes tout prêts à aider les professionnels désireux de reprendre du travail à trouver l'emploi qui leur convient. Nous prions les employeurs de nous faire savoir au fur et à mesure les places disponibles dont ils peuvent disposer et les mobilisés de nous écrire. Nous tâcherons de leur répondre utilement avec la plus grande rapidité.

Un des doyens de la cinématographie française, M. Boutillon qui, après avoir été un des tout premiers opérateurs en 1896 est devenu un de nos plus sympathiques exploitants vient d'être démobilisé et de reprendre la tête de ses affaires.

Le centre du marché mondial

Trois villes se le disputent : New-York, Londres et Paris. Malgré les apparences Paris est loin d'être découronné de son ancien prestige et il est bien probable qu'après la guerre il sera de plus en plus le centre des échanges entre le marché latin et le marché anglo-saxon. Nos éditeurs ont-ils envisagé cette question et font-ils le nécessaire pour prendre dans cette lutte courtoise leur part de compétition. Ne pourrait-on organiser une espèce d'exposition ou de congrès auxquels les éditeurs du monde entier seraient heureux de participer dans la Ville-Lumière. Nous suggérons cette idée à la Chambre Syndicale qui ne saurait s'en désintéresser.

Une question se pose

Les directeurs de cinéma allemands de la région occupée par nos troupes demandent des films français. Les états-majors ont signalé de leur côté qu'il était regrettable que nos troupiers n'aient que des films allemands à voir au cinéma. Mais nos éditeurs ne savent pas encore si louer ou vendre des films à ces directeurs constituerait le délit de commerce avec l'ennemi et les ministères compétents n'en savent rien non plus!

Hyménée

Le jeudi 23 a eu lieu dans la plus stricte intimité le mariage de Mlle Benoit-Lévy, fille du sympathique administrateur de l'Omnia et de nombreuses sociétés de cinéma, M. Edmond Benoit-Lévy, avec le capitaine

Rosenfeld, un de nos plus brillants aviateurs, décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre avec plusieurs citations. Nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.

Gaston Ravel...

tourne en Italie, pour la Cinè de Rome, *Il Giogo*, drame en cinq parties, dont Thea est la protagoniste, parmi Nadya Angiulli, Maître Sylvia, Amedeo Ciaffi, Sandro Salvini.

J. de Baroncelli...

...le remarquable metteur en scène de *Le Retour aux Champs*, *Timon*, *Ramuntcho*, etc., partira dans quelques jours pour les Etats-Unis. Il veut en effet voir de près la merveilleuse technique américaine et les théâtres de prises de vue de New-York et Los Angeles où l'on fait du si éclatant travail.

Art décoratif

Nous venons de voir en présentation très intime *Rose-France*, cantilène héroïque en noir et blanc, de Marcel Lherbier, avec l'interprétation de Mlle Aïssé (Franciane Roy), M. Francis Byron K (Prince-Tigre) et Jacques Guérin-Catelain (Lauris Dudley-Gold) déjà très remarqué dans *Le Torrent*.

Nous reparlerons du film. Mais signalons déjà une heureuse collaboration d'artistes dignes de ce nom pour l'ornementation des sous-titres : Georges Lepape, Féguide, Don et J.-G. Catelain ont illustré les textes avec un goût qui mérite d'être suivi.

Quotidienne

La rubrique *Cinéma* que tient, à *Paris-Midi*, notre rédacteur en chef Louis Delluc, est quotidienne depuis quelques jours. Nul doute que, d'ici peu de mois, tous les grands quotidiens donneront au mouvement cinématographique la place et l'importance qu'il mérite en France.

Une nouvelle Société

M. H.-André Legrand, qui vient de terminer avec le concours de M. Desfontaines et sur une musique de Camille Erlanger un film important *La suprême Épopée*, nous informe qu'il recevra les artistes de cinéma désireux de tourner dans ses prochains films à son bureau, 52, avenue Victor-Hugo, le lundi et le vendredi de 10 h. 1/2 à 12 heures.

LES FILMS QUI NAISSENT

Ceux que mes yeux ont vus...

« Naufrage d'une âme », grand drame psychologique.

« Le Secret de Jack », où le principal acteur est un chimpanzé.

« Zigoto fait des siennes », une farce américaine dont nous louons la franche gaieté et l'esprit; et de beaux « Paysages Japonais ».

Naufrage d'une Âme

En assistant à *Naufrage d'une âme*, je pensais à un curieux roman du dessinateur Hermann-Paul, intitulé : *Le Veau Gras*. *Le Veau Gras* est un roman sans texte, qui ne contient que des illustrations, à peine soulignées d'une courte légende. C'est tout, et cependant tous les sentiments de la plus fine psychologie sont exprimés dans ce roman sans paroles. C'est l'histoire d'un fils de famille qui s'éprend d'une petite ouvrière jeune et jolie, et qui, passé le temps des amours, l'abandonne avec l'enfant qu'il a eu d'elle, puis épouse une riche et laide héritière pour la plus grande joie de sa famille. Or, toute la veulerie du jeune homme, toute l'hypocrisie bourgeoise, tout l'enthousiasme de l'amour et toute la douleur de la déception sont exprimés là. Les paroles ne sont donc pas indispensables pour exprimer les sentiments avais-je conclu, alors que je feuilletais *Le Veau Gras*.

Je faisais la même conclusion en regardant *Naufrage d'une âme*. Tout le combat qui peut se livrer dans une conscience, entre le devoir et la passion, est représenté là aussi. Mais au cinéma, il y a quelque chose de plus encore. Nous assistons à l'évolution des sentiments dans un cœur, grâce à la superposition des images sur l'écran. On connaît le procédé des apparitions ainsi matérialisées. Appliquez le à des sentiments, vous avez le drame psychologique que *Naufrage d'une âme* a esquissé.

La comtesse Diane aime le comte de Granville qui, lui, aime sa femme Hélène. Cependant la passion de Diane grandit. Le comte résiste, et Diane désespérée se tue.

Or, il y a dans cette banale aventure une étrange scène cinématographique, celle où le comte de Granville assis sur un banc, dans le parc, réfléchit, attristé à cette situation sans nouveauté, mais toujours douloureuse. Il est aimé de deux femmes : la sienne, son Hélène qui porte son nom. A ce moment, l'image d'Hélène apparaît sur le fond de verdure doucement agitée par la brise. Est-ce Hélène elle-même? Non, c'est son souvenir, c'est la pensée que son mari a d'elle en cet instant. Hélène a des yeux tristes, elle pleure... Autre image : Hélène sourit, elle est jolie, car son mari vient d'évoquer la douce intimité conjugale avant que l'arrivée de Diane ne la vienne troubler... Nouvelle image : c'est Diane, irrésistiblement belle qui avoue son amour... Irrésistiblement? Non. Car voici une dernière image d'Hélène suppliante et plus belle encore dans sa douleur...

Alors, le comte Hugues relève la tête et regarde le calme paysage où les arbres sont doucement agités par la brise. Sa résolution est prise. Il s'en va rasséréné.

Ces trois minutes d'écran résument un long chapitre de roman où deux ou trois scènes de théâtre, et nous donnent tout autant d'émotion. Avec un peu plus d'art, le cinéma peut parvenir à surpasser cette émotion. Cela n'est pas au point encore. Mais les romanciers psychologiques devraient travailler dans ce sens-là.

Le cinéma doit représenter la pensée au lieu de traduire la parole, jusqu'au jour où nous aurons le cinéma parlé

— ce qui ne saurait tarder. Alors, le cinéma liant ces deux modes d'expression, sera un acte supérieur.

Une fois de plus, à propos de *Naufrage d'une âme*, louons les actrices de cinéma. Mlle Frascaroli danse également bien la tarentelle, mime également bien les sentiments les plus fins et les plus tumultueux, et monte également bien à cheval, avec l'élégance et la maîtrise d'une écuyère de haute école. La reculade d'un cheval sur la falaise et le saut dans l'abîme sont parfaitement réglés, grâce à cette actrice, belle danseuse et belle amazone.

Le Secret de Jack

Ici les principaux acteurs sont des animaux dressés. Et je ne sais pas lequel a le plus de talent, du singe malin ou du cheval acrobate. Ce petit cheval corse qui monte les escaliers, entre dans les chambres à coucher, et trotte sur les toits est un acteur aussi remarquable que Jack. Et auprès de ces personnages qui jouent parfaitement des rôles de traîtres et de justiciers, les acteurs humains nous paraissent dépourvus d'originalité.

Cependant la jeune femme qui représente Thea est bien belle. Mais son fin visage pas plus que son jeu n'est rehaussé par le voisinage du singe. C'est de lui, le héros, que nous attendons tout, et même le dénouement. Les larmes de Thea ne nous émeuvent qu'à peine; les bons tours de Jack nous passionnent davantage.

L'histoire d'ailleurs est bien banale. Elle ne semble être là que pour souligner les prouesses du chimpanzé et mettre en valeur la théorie de Darwin.

Tout de même, n'abusons pas du singe, même au cinéma.

Zigoto fait des siennes

Et quand Zigoto fait des siennes, on peut s'attendre à rire. Zigoto apparaît flanqué d'un jeune fox dont le monocle naturel de poils bruns est déjà une invitation au rire. D'ailleurs, nous sommes en Amérique, dans un cabaret joyeux avec orchestre nègre, danseuses extravagantes et public assorti. Coups de poing, vaisselle brisée, sauts en hauteur et en largeur, mets qui volent en l'air, coups de revolver tout se mêle dans l'incohérence la plus folle et toujours à l'honneur du sympathique Zigoto.

On ne réfléchit pas. On ne pense à rien qu'à rire. Et on rit...

Scènes Japonaises

Jolies, radieuses scènes avec de merveilleux éclairages, c'est tout le Japon qui défile. Nous ne nous lasserons jamais de ces vues des paysages lointains. Multiplions-les. Complétons-les. Que tout le Japon, que toute la Chine, que toutes les contrées des cinq continents défilent devant nous pour notre curiosité et notre joie. Ne nous bornons pas aux seuls paysages. Que l'on nous montre les hommes et les femmes qui illustrent chaque pays : artistes, hommes politiques, écrivains... Ces portraits couperaient agréablement le défilé des paysages et complèteraient ces visions lointaines.

Louise FAURE-FAVIER.

Contes du Cinéma

Cinéma, Corrida e muerte

Feria regagna les écuries en trébuchant dans ses tripes. On lui avait souvent défoncé le ventre et souvent remis en place les boyaux. Naturellement, c'est le taureau qui étrépe et les garçons d'écurie qui recousent. Une fois de plus, et pour ainsi dire professionnellement, Feriartit se faire recoudre.

Il laissait derrière lui quinze mille spectateurs, un picador désarçonné, le soleil de seize heures quatorze, et la fantaisie de Vicente Pastor qui aguichait d'un manteau orange et or un bicho de Miura. Quand la porte peinturlurée d'ocre fauve se referma sur lui, les quinze mille spectateurs clamèrent un « olé ! » magistral, mais Feria savait que ce n'était pas pour lui et il ne songea point à jalouser ni le bicho, ni Pastor. Comme il était, malgré tout, vaguement étourdi, il trotta vers l'auge d'eau courante, reçut une tape discourtoise sur le derrière et se décida à penser que ses tripes le gênaient. Des êtres mal rasés, aux mains couleur de pain d'épice, n'attendaient que ce moment pour réemballer ce luxe de viscères révélées sans pudeur par Feria au tout Saint Sébastien et à Sa Majesté Alphonse XIII.

Ces événements se passaient au cœur de l'été et dans cette colonie qui a fait espagnole une terre basque. Le roi, condamné par le protocole à suivre la mode et par sa jeunesse à préférer Biarritz et Saint-Sébastien à son officier Madrid, assistait à la course. Le nom de Feria vous avait d'ailleurs instruits que nous étions en Espagne. Remarquez cependant que Feria venait originellement du Poitou et que son nom était son nom absolu. Le nom qu'on lui donnait à l'écurie ne ressemblait pas à cela. On disait Fuantilla ou Estra, je ne saurais préciser, mais ce n'était pas bien original et, sans chercher si loin, la vérité vent la vérité. Feria savait seul qu'il s'appelait Feria et cela suffit pour un cheval de corrida.

On ne prend pas assez au sérieux les chevaux de corrida. Je ne parle pas ici des jeunes dames délicates qui s'évanouissent au premier jet de sang, et Dieu sait qu'il ne reste pas beaucoup de sang sous la peau de Feria et de tous ses cousins. Je parle des hommes raisonnables et solidement équilibrés — mettons *aficionados*, pour avoir l'air d'écrire en espagnol — qui déplorent que les somptueux chevaux de sang, prévus par la tradition taumachique, soient remplacés par d'aussi fâcheuses rosses.

C'est faux ! C'est à moitié faux...

Je vous jure que Feria était moralement aussi convaincu de sa beauté que s'il fût né de parents royaux dans un haras impérial. D'abord il ne se regardait jamais dans une glace. Ensuite, collaborateur consciencieux et tranquille d'un grand art, il se sentait artiste, ce que permet l'habitude du soleil espagnol, des toreros chamarrés et bien cuissés ; et ce que développe — comme la phthisie ou l'endocardite pour un

poète — la perte régulière d'un sang impossible à récupérer. Feria n'avait pas besoin de se sentir des muscles fins, des jarrets étonnants, des naseaux impétueux, une croupe d'almée et des rubans émaillés de médailles pour estimer la corrida de ce jour à celle du temps plus caparaçonné des anciens rois. On l'eût bien étonné en lui expliquant que les beaux chevaux de ces lointaines séances laissaient aux spectateurs un regret éternel. Est-ce que lui, Feria, demandait à Alphonse XIII d'être pareil à Charles-Quint ?

Le ventre bien cousu, comme ces colis qu'on destine aux prisonniers de guerre, il réintégra l'arène avec la cuadrilla de Gaona pour la deuxième course. Il y avait six courses et, normalement, Feria n'eût pas dû prendre part aux six, puisqu'il était affecté à la cuadrilla de Pastor et puisque, en principe, on ménage les chevaux dont on vient d'empaqueter les intestins. Mais le roi était là et il fallait « faire nombre » et l'éblouir, au cas où il eût pensé à autre chose.

Feria croisa en chemin — dans la cour battue qui sert de coulisses à la plaza — le cadavre du petit taureau traîné par les mules ensonnaillées. Il le considéra sans mépris et sans indulgence, car il n'avait pas l'âme assez sotte pour se griser de sa supériorité à la vue d'un inférieur. Il se félicita seulement de n'avoir jamais été traîné de la sorte par des mules et des valets. Bien qu'il eût un œil bandé et l'autre myope, il trouvait toujours tout seul le chemin de la sortie quand il avait été chirurgiqué d'un coup de corne.

Le second bicho bondit hors du toril et fit trois tours de piste comme un jeune fou qu'il était. On l'attira au jeu de quelques capes. Mais il n'insista pas. Il dédaigna même les chevaux et ne sembla pas enclin à se faire banderiller. Gaona sauta par-dessus lui sans qu'il daigne s'en inquiéter. Gaona faillit d'ailleurs glisser dans une flaque de sang où le sable avait fait boue, mais il se releva et pirouetta sur la pointe du pied de manière que son chausson de bal éclata et que la foule applaudit.

Feria aimait beaucoup Gaona, qui a des hanches de fille, des yeux de tziganes et la peau moresque — et qui estoque sa bête avec un air de négligence particulièrement enchanteur.

Feria, pour une fois, ne regarda pas les promesses plastiques de son idole. Un objet inconnu venait de retenir le regard complexe de son œil unique. Derrière la barrera, près des tribunes, entre le public et la piste, il y a toujours un petit groupe de gens qui ne sont ni du public ni des cuadrillas : managers, valets, gendarmes, journalistes et surtout photographes : selon la coutume, les photographes étaient là, augmentés de ce qui surprenait Feria : un appareil de cinématographe. Quelque affilié de Pathé venait enregistrer des vues de la course — avec des « premiers plans ».

Le cheval comprit que c'était une espèce de photographe. Et comme l'appareil était beaucoup plus important qu'un appareil photographique, il estima que c'était plus et mieux qu'un photographe, nous dirions : un superphotographe.

Le geste de tourner la manivelle de l'appareil parut à Feria un des plus beaux qu'il eût jamais vus. Il en fût si réjoui qu'il crut soudain être un jeune poulain frétilant et, par la même occasion, oublia le poids de cuir, de ferraille et d'os épais de son cavalier.

Malheureusement cette minute de béatitude inconnue fut troublée par le bicho qui vint brutalement sur la pique du picador, la fit voler en l'air et encorna le poitrail de Feria. Celui s'inclina à peine, juste assez pour coucher le cavalier dans le sable, puis, se redressant il repartit vers la sortie. Ses boyaux ne se montraient guère, mais son état l'absorbait assez pour le détourner de penser au superphotographe et à ses jolis gestes.

Quatre seaux d'eau fraîche sur la tête et l'aiguille du tailleur de peaux chevalines remirent d'aplomb l'esprit de Feria.

Le souvenir de l'appareil inconnu lui revint. Il se sentit immédiatement aussi alerte qu'un cabri et de fait essaya de cabrioler, et du moins il boitilla sur ses jambes maigres qui vibraient sous le coup d'amers frissons.

La troisième course appartenait à Vicente Pastor. Les passes furent hors de pair. Le roi Alphonse regardait la marquise d'Uni. La reine d'Espagne ne pensait pas à Ruy Blas.

L'opérateur de cinéma s'occupait de Pastor. Que l'histoire sache aussi que Pastor s'occupait de l'opérateur de cinéma. Pastor et sa tête de berger s'offraient aussi courtisanesquement que possible aux machinations du superphotographe. Il faisait des sourires d'acrobate — ou de torero, après tout — et mettait en valeur, de son mieux, un mollet dont il n'y avait que du bien à dire et à penser comme vous l'eût confirmé n'importe quelle demoiselle facile — et même difficile — de l'assistance.

Feria s'en aperçut.

Il sourit aussi en retrouvant ses vieilles babines grises sur ses dents fatiguées. Le cinématographe ne crut pas, pour cela, devoir braquer son appareil sur le cheval, dont le picador était cependant beau à voir avec sa hideuse tête de gouape et sa veste rutilante. L'opérateur pensait peut-être lui aussi qu'une rosse n'est qu'une rosse et que le temps chevaleresque des corridas avec chevaux de tournois valait mieux. A moins qu'il ne pensât simplement à l'immensité artistique de la maison Pathé, ou encore plus simplement à la quantité de mètres de pellicules déjà employée.

Le picador botta vainement les flancs de sa bête pour faire face au taureau. Feria voulait rester dans le voisinage du cinéma — et y resta. Pour voir « où l'on en était », il regarda la piste avec son œil libre et vit le taureau en face de lui. Ce bicho avait des yeux d'andalouse ; un siècle de poèmes romantiques vous a suffisamment renseignés sur la valeur d'un œil d'andalouse pour qu'il soit nécessaire d'insister. Prit-il le regard oblique de Feria pour un appel — ou un défi ? Il tapa légèrement le sol de son sabot d'avant-droit, baissa la tête, renifla spirituellement et d'un élan se trouva sur le cheval qui se crut traversé de part en part.

Puis, le taureau s'occupa d'autre chose. On emmena aux écuries le picador que les valets tenaient par le bras et Feria que les valets tenaient par la bride.

L'opérateur de cinéma ne s'était aperçu de rien. Pastor lui souriait toujours.

Souhaitez-vous d'être opéré de l'appendicite trois fois en moins d'une heure ? Feria ne l'avait pas souhaité. Aussi trouva-t-il qu'il était mûr pour le sanatorium, la cure d'eau de mer ou les pilules Pingre. Ces trois encornages successifs bouleversaient ses habitudes. On ne l'avait jamais recousu plus de deux fois en un dimanche.

L'orchestre entonna la grande fanfare des commencements de course. Machinalement Feria leva le nez vers la porte de la piste comme ces danseuses de beuglant qui obéissent à l'appel familier du piano.

Les valets furent surpris de voir Feria encore si allant. Mais un valet espagnol ne fait pas de conférence sur ses sentiments.

— Hu ha, crièrent-ils.

Feria fut donc incorporé à la cuadrilla de Gaona pour la quatrième course. On fit une ovation toute spéciale à Gaona parce que Vicente n'avait pas très bien estoqué le Miura précédent. Le vacarme des exclamations fut pour Feria le plus généreux des reconstituants. Il guigna de l'œil — toujours le même œil — si le superphotographe était encore là avec ses jolis gestes. Il était là, mais sans gestes, car Rodolfo Gaona tournait le dos à l'opérateur comme s'il ne l'avait pas vu. Gaona surpasse en coquetterie la Macarena ou Maria Manilla des restaurants dansants madrilènes.

Quoique tout ce que fit Gaona fut bien fait, notre Feria ne se crut pas obligé de l'imiter cette fois. Et d'ailleurs un cheval ne peut pas absolument et toujours imiter une espada. Feria résolut tout bonnement de remplacer Gaona pour l'opérateur et de se poster devant lui.

Ce ne fut pas un mince ouvrage.

Son cavalier qui ne voulait rien savoir — et qui préparait sans doute un coup de lance hors concours — tira sur la bride, écorcha le ventre avec le coupant de ses grands étriers et mêla eu d'étranges invocations la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Philippe et toutes les maisons de prostitutions de l'Espagne entière.

Feria gagna tout de même du terrain.

L'opérateur semblait même s'intéresser enfin à lui et portait la main à sa manivelle — je veux dire ; à celle de son appareil — pour prendre ce beau groupe. Alors le Miura en trois gambades, démolit le beau groupe, ce qui expédia le picador par-dessus la barrera et Feria au milieu du sable, les pieds encore une fois entortillés dans ses boyaux.

Cinq minutes après, Gaona était porté en triomphe, recevait l'oreille du taureau, joyeusement et pieusement coupée pour lui en faire hommage.

Feria se fût laissé couper les oreilles, sans en être le moins du monde affecté.

Aussi parvint-on à lui reconstituer l'abdomen très convenablement. Il n'en tira ni joie, ni souffrance. Il commençait à s'y habituer. Ces opérations répétées qui amollissaient son système nerveux et dispersaient les dernières gouttes de son pauvre sang de pauvre, décuplaient sa volonté. Feria, qui de sa chienne chevaline de vie n'avait

jamais rien voulu, se mettait à vouloir. Ainsi dans l'existence de tout être surgit un moment — qui dure un demi-siècle ou trois secondes — fixant un but à cette existence qui n'en avait pas. FERIA possédait un but, comme Pasteur ou Périclès. Il suivait le mirage d'un idéal. Et maint idéal fut pire qu'une boîte enregistreuse juchée sur trois pieds de sautelle.

Rien donc que de très naturel au retour de FERIA sur la piste. La cinquième course l'attirait. Il y eut ainsi des individus qui ne manquèrent pas une seule croisade. Et une corrida est tellement plus synthétique à tous égards que ces satanées saintes croisades!

PASTOR, exaspéré par le succès de Gaona, était prêt à tout. Sa peau avait bruni de colère et d'ambition. Il lui fallait un coup de maître — et le cinématographe disparut de ses soucis.

FERIA qui n'aimait pas VICENTE PASTOR — FERIA devait-il nécessairement être juste? et ma foi, il était sentimental — se désintéressa absolument du matador et s'activa de nouveau pour gagner la faveur du superphotographe. Par une chance inquiétante, son cavalier eut une espèce d'idée du même genre. Tout s'arrangeait donc pour le mieux dans ce paradis taurin.

Le bicho d'alors se moquait pas mal des chevaux et des picadores. Il avait essuyé presque distraitemment les coups de piques réglementaires. Les capes l'effleurèrent comme la rosée les roses. Il se rit des vingt-quatre banderilles agrafées sur son garrot. Il joua princièrement avec PASTOR, puis se livra à lui, se laissa fatiguer, griser, assouplir, endormir. PASTOR se surpassait. L'ivresse de la réussite rendit une sérénité exaltée à son esprit fiévreux. Il se souvint alors qu'on l'enregistrait pour la postérité.

Il résolut donc de tuer le bicho sous le nez du cinématographe.

C'est pourquoi FERIA dut reculer sur l'ordre brutal de son cavalier à qui l'œil de PASTOR l'avait signifié.

Il se prépara une harmonieuse estocade *a recibir* — où le taureau vient élégamment se poser sous l'épée nue pour mourir à genoux — mais qu'est-ce que cela peut nous faire? La course était manquée, puisque FERIA n'avait pu satisfaire son idéal moderne.

Au reste la belle estocade fut calamiteuse pour PASTOR dont le bicho laboura la cuisse — et la culotte de soie, pardessus le marché. Ce bovin sournois éventa FERIA en passant, comme vous vous y attendiez, et puis se laissa tuer par n'importe qui.

Le cinématographe prit cet incident. PASTOR, s'il l'avait su, se fût fâché, mais il s'était évanoui. Quant à FERIA, qui avait culbuté, les quatre fers en l'air, il n'était pas dans le champ de l'objectif. Tout cela n'est pas pour surprendre.

Sixième et dernière course.

Gaona parut aux milieux des braves, avec cette mine modeste qu'on voit sur le visage des beautés célèbres quand elles entrent dans un bal. Et, de vrai, il fut très émouvant. Ce latin ou ce créole a des simplicités d'anglo-saxon. Durant toute la course il ne bougea d'un petit espace de trente centimètres carrés qu'il avait marqué avec le talon. Quand on

aime ou qu'on sait aimer les corridas, un tel art incarné par un tel artiste est une bonne chose.

Il est évident que Gaona tournait le dos à l'opérateur et que FERIA revint pour la sixième fois sur des guibolles en pâtes d'Italie trop cuites.

Il tremblait pitoyablement. Son œil y voyait comme la moitié d'un œil de pochard. Et le picador qu'il portait pesait d'un poids terrible.

— Va, Gaona!

.. Pensait-il pour se donner du cœur au ventre ou, en tous cas, du ventre au ventre.

Et il s'affaira en l'honneur du superphotographe, pendant que Gaona rayonnait d'une sorte de génie glacé dans sa danse immobile et muette.

L'orchestre, qui marque les pauses, disparaissait sous une cataracte d'« olès » et de « viva ». Une grande course en vérité que ce dernier quart d'heure de corrida.

FERIA, à l'insu de tous et presque de lui-même — il n'aurait su dire où il était, ce qu'il faisait, ce qu'il voulait — vint se camper devant l'employé de Pathé. Celui-ci s'ennuyait. Il avait raté tout à l'heure, par la faute de VICENTE, la scène du picador. Il se mit en posture de se rattraper.

Le cheval vit alors quel désastre se préparait. L'opérateur qui trouvait — et je ne ne redirai pas pourquoi — inutile de cinématographier un carcan disposa son appareil de manière à ne prendre que le buste du cavalier. Il commença même de mouder son moulin à photographe.

FERIA agit.

Lui qui se croyait en agonie depuis plusieurs minutes — et qui s'étonnait de n'être pas déjà couché sur le sabre sanglant — se cabra.

Positivement, malgré l'inconvénient de ses jambes aux ressorts perdus, malgré la gêne de son ventre en forme de ballon de boxe, malgré les incalculables kilogs de son cavalier stupide, il se cabra et fit paisiblement le beau.

Le picador n'eut qu'à rouler sur le sol. Cela aida FERIA à prolonger une attitude brillante qu'il eût maintenue pendant des temps indéfinis.

Le superphotographe se tordait, mais faisait marcher son appareil. Le roi regardait de ce côté-là, et il n'avait rien à voir dans la question. Gaona gagna dans son complet de soie noire et d'or, et chaussé de bas blancs, agitait à ravir sa petite muleta dont le rouge va bien avec le soleil de fin d'après-midi.

Et le bicho, qui semblait s'être mis à son entière disposition, se détourna deux secondes pour venir faire remarquer à ce cheval prétentieux qu'il troublait la beauté générale.

C'est ainsi que FERIA, pétrifié dans un geste qu'on réserve aux purs-sangs et dans un idéal très distant des choses terrestres, fut éventré pour la sixième fois dans son après-midi.

Le superphotographe ne tournait plus la manivelle. Le taureau courait à la décision cruelle du matador.

La foule hurlait comme un chant :

— Gaona! Gaona! Gaona!

Et FERIA tomba et s'allongea sans même le savoir. D'ailleurs il était mort avant de toucher terre.

LOUIS DELLUC.

En attendant l'Écran

Le Jeune Théâtre

Quoique les jeunes auteurs dramatiques n'aient jamais encore été invités par aucun directeur de théâtre — sauf par M. Gémier, et dans une certaine mesure par M. Choisy, aussi — à se produire sur une grande scène parisienne devant un vrai public, leur activité n'en reste pas moins inlassable et leur effort, bien que livré à sa propre inexpérience, malgré toutes les difficultés, ne se rebute pas. Au cours de ces derniers mois, nous avons assisté à quelques spectacles donnés par de jeunes auteurs et de jeunes artistes. Inutile de dire que le public n'y était pas aussi nombreux qu'au music-hall. Du moins, était-il plus choisi, et sa seule présence témoignait de sa qualité.

Car il faut avoir beaucoup de curiosité, beaucoup d'intelligence et beaucoup de courage pour aller voir, comprendre et défendre l'œuvre d'un inconnu que la renommée n'a pas encore estampillée d'un cachet d'admiration officielle et presque obligatoire par snobisme.

Je songe aux soirées tumultueuses du *Dit des Jeu du Monde*, cette tentative de poème dramatique avec chœurs et orchestre, coupé de danses symboliques, dans un décor tout blanc représentant — paraît-il — les espaces infinis. Je ne doute pas des excellentes et louables intentions de son auteur, M. Méral; il a voulu résumer devant nos yeux, en des tableaux schématiques qui ressemblaient parfois à des rébus vivants, l'histoire du Monde, dans le passé et dans l'avenir. Et c'est ainsi que nous avons vu apparaître sur la scène un homme vêtu de blanc, dont la tête était remplacée par une glace ronde et qui symbolisait le Soleil, des masses informes couvertes de mousses lépreuses et qui se sont mises à danser lourdement au rythme sourd de la grosse caisse de l'orchestre pour évoquer les rochers qui dégringolent le long des montagnes vers les vallées, et des guerriers bizarres qui maniaient des lances, et des êtres vêtus de paille qui mimaient les travaux des champs, comme dans le jeu des métiers des enfants; et un rat sorbonnique traqué par la mort; et un nageur antiesthétique au possible, en maillot lie de vin et en gants noirs, exécutant des mouvements désespérés de natation dans l'encercllement des vagues symbolisées par une toile blanche et bleue que portaient de graves personnages aux visages fardés de vert-bouteille... Tout cela, certes, a un sens...

Il y avait d'ailleurs sur les deux côtés de la scène un chœur double, commandé par une femme au visage masqué et dont le costume évoquait les atours cérémoniels des populations africaines... Ce chœur aux voix piaillantes s'évertuait à fournir des explications, mais son langage était si obscur et il y avait tant de bruit dans la salle, que le spectateur qui, suivant l'exemple d'Anatole France, s'efforçait de ne pas offenser par un rire intempestif la beauté future, sentait peu à peu les derniers vestiges de sa raison se dissoudre, et pour peu qu'il ait lu Wells, s'imaginait être un terrien en voyage d'exploration sur la planète Mars.... Heureusement que de Sirius, Jules Lemaitre lui télépathi-

sait que tout cela avait, en réalité, bien peu d'importance — tout dépendant du point de vue auquel on se place.

Presque à la même époque, le Grand-Guignol représentait l'œuvre d'un jeune, *Le Viol*, de M. d'Astorg. Il y avait quatre ans, paraît-il, que cette pièce dormait dans les cartons. Elle n'est donc pas dernier genre. Bien nous en chaut. On la comprend, au moins, et quoique grand-guignolesque, elle reste belle parce que possible, et parce qu'elle renferme aussi une situation dramatique terrible. Un assassin, qui n'a échappé à la peine capitale, qu'en simulant l'idiotie la plus avancée, est enfermé dans une cellule de fou avec un aveugle fou qui est hanté par l'idée de ravoir une paire d'yeux neufs. Quand il découvre que son compagnon de geôle voit, il lui réclame ses yeux. Impossible pour l'autre d'appeler. Car ce serait se trahir... Et la chose prévue arrive. L'aveugle traque sa victime sous la table, lui prend la tête entre les genoux... et avec un instrument...

Evidemment, à ce moment-là, il ne passe pas précisément un frisson d'art dans la salle. Mais...

Mais le jeune théâtre s'oriente heureusement vers de plus nobles émotions. La *Ville Mystique*, de Paul-Gabriel Courant en est une preuve. Cette pièce en trois actes et en prose rythmée à la manière de *Monna Vanna*, de Maeterlinck a été donnée dernièrement en spectacle par la Tribune des Jeunes, au théâtre Renée Maubel. Là, où l'année précédente, nous avons assisté aux plus folles inventions de la fantaisie du regretté G. Appollinaire, avec les *Mamelles de Tirésias*, nous avons écouté avec plaisir une prose lyrique et harmonieuse, évoquant l'atmosphère calme et sonore de cloches d'une ville blottie autour de sa cathédrale. Dans ce coin provincial parfumé d'encens et de cantiques, deux sœurs ont grandi, Léna et Sylvie, mais de caractères combien différents! Léna aime toutes les vieilles choses douces qui l'entourent. Sylvie se sent attirée par l'inconnu de l'horizon. Elle est jeune. Elle est jolie. Elle est aimée. Le rythme de sa vie demande un vaste espace. Elle part. Sa sœur, au foyer, se désespère... En vain, un vieux prêtre, dessiné avec sincérité par M. Georges Pasquet, cherche à la consoler... Léna part aussi. Elle abandonne la ville mystique en pleurant et les cloches sonnent... sonnent... sonnent... L'œuvre de M. Paul-Gabriel Courant, quoique peu dramatique, renferme de réelles qualités lyriques. Je sais que M. Paul-Gabriel Courant est très jeune. Tel critique sentencieux dirait qu'il manque de *métier*. H. Bataille non plus, n'en avait pas. Maeterlinck n'en a pas beaucoup. Scribe en abonde. Labiche aussi. Et puis?... Que M. Paul Gabriel Courant tienne les promesses qu'il nous a données.

Avec la *Ville Mystique*, on jouait *L'Autre Loi*, un acte de Jean Nesle, plein de pensée. Un dialogue vif, une action rapide, une situation dramatique bien posée, et que de problèmes?... Madeleine, malgré ses idées très avancées, a une grande fille, Germaine, à laquelle elle a donné un cœur libre décidé à prendre le bonheur où elle le trouvera. Et pendant qu'elle se refuse, elle, la mère, à faire connaître de sa fille

sa liaison avec Philippe, un ami fidèle qu'étonnent ses scrupules maternels, Georgette, plus hardie, a déjà transgressé les limites du flirt ébauché au cours des parties de tennis habituelles, avec Jacques, un jeune compositeur marié, que sa jeunesse inspire. Entre elle et lui s'est établie, en effet, une sorte d'intimité intellectuelle, un rapprochement d'âmes qui évoque la situation de *Einsame Menschen* de Gérard Hauptmann, et du premier acte du *Retour de Jérusalem*, de M. Donnay.

Germaine, d'ailleurs, aussi catégorique que la Judith de M. Donnay, est décidée à n'accepter aucun mensonge. Puisque Jacques l'aime, qu'il parte se refaire avec elle une vie nouvelle. Tant pis pour Simone, la femme de Jacques. Le bonheur passe. Il faut le prendre. Aucune loi, sauf celle de l'amour. Les deux amants vivront leur vie dans l'union libre, en dehors du mariage, « cette prostitution légalisée ». Mais Simone découvre leur projet. Elle vient supplier, implorer la jeune émancipée émancipatrice qui menace de briser son ménage et qui le briserait sans remords, sous prétexte que Suzanne aura toujours assez de luxe pour pouvoir se consoler.

Perdue dans son intellectualité de vierge qui raisonne des choses de l'amour sans en avoir approfondi le mystère, comme dit M. Donnay de *Lysistrata*, Germaine a oublié que Simone était mère — et quand la mère parle au nom du petit être qui sera victime de cette désunion, une pitié inconnue s'éveille au cœur de la vierge froide. Elle reconnaît qu'il y a une limite à tout bonheur; cette limite, c'est la douleur des autres... Elle renoncera à son amour. Elle ne verra plus Jacques. Elle raisonnait. Un cri de souffrance issu de la vie réelle a fait s'érouler tous ses raisonnements.

Telle est la substance de ce petit acte, habilement concentré, où il y aurait matière pour une œuvre plus vaste. Bien joué, bien écrit, bien pensé, il a plu. Il plaira, quand on le reprendra, par ce qu'il contient d'humanité.

Voilà donc quatre tendances bien distinctes du jeune théâtre. Il serait présomptueux de vouloir le déterminer exactement. Car combien d'autres œuvres attendent dans l'obscurité leur heure de paraître aux feux de la rampe — ou sur l'écran. A demain!...

Pierre BERCH.



Lundi 20 Janvier, au Gaumont-Théâtre, à 10 h. du matin
COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livvable le 28 Février

Tih-Minh, « Gaumont », 4^e épisode : *L'homme dans la malle*, affiches, photos, 725 mètres.

A chacun sa vie, « Film Artercraft », Exclusivité Gaumont, comédie dramatique interprétée par Mary Pickford, affiche, photos, 1.500 mètres.

Service Cinématographique de la Marine Française : Le Dirigeable sur la côte de Provence, « Gaumont », plein air, 150 mètres.

Livvable le 7 Mars

Le Sauveur du Ranch, « Exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie dramatique en 4 parties, affiches, photos, 1.450 mètres environ.

* *

Lundi 27 Janvier, à Majestic à 14 heures

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE

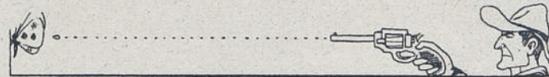
Livvable le 28 Février

Java pittoresque, « C. L. E. », documentaire, 235 m.

Effets de mer à Biarritz, « C. L. E. », plein air, 90 m.

La Revanche de Betty, « Triangle », comédie sentimentale interprétée par Olive Thomas, 1.600 mètres.

Bédélia au pensionnat, « Triangle-Keystone », comique, 540 mètres.



Lundi 27 Janvier, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livvable le 28 Février

Du Soleil pour les petits, « A. G. C. », plein air, 140 mètres environ.

Pris sur le fait, « A. G. C. », drame en deux parties, 640 mètres.

Potard est amoureux, « A. G. C. », comique en deux parties, 575 mètres.

Maud, « A. G. C. », drame interprété par Miss Francella Billington et Rupert Julian, 1.600 mètres.

Charlot ne s'en fait pas, « A. G. C. », comique en deux parties, 660 mètres.

* *

Mardi 28 Janvier, à 10 heures, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Livvable le 28 Février

Programme n° 9

La Casaque verte, « Pathé », drame interprété par Alma Haulon, June Elvidge, Irving Cunsing, Mac Alista, Alfred Herming, 3 affiches, 1.800 mètres.

Rigadin et le Code de l'Honneur, « Pathé », comique interprété par Prince, 1 affiche, 350 mètres.

Tanger (Maroc), « Pathécolor », coloris, 140 mètres.

Pathé-Journal.

Hors programme :

La Maison de la Haine, « Pathé », 10^e épisode : *La Trame infernale*, série dramatique interprétée par Miss Pearl White, affiche, 600 mètres.

Mardi 28 Janvier, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Georget cherche un emploi, « Harry », comique, 305 mètres.

L'Espionne, « Harry », comédie dramatique en deux parties interprétée par Mlle Jane Delsaux, de l'Opéra; MM. Ravet, de la Comédie-Française; Damorès, de la Porte Saint-Martin, 2 affiches, photos, 750 mètres.

Le Drapeau étoilé, « Harry », grande scène dramatique en cinq parties interprétée par les grandes étoiles américaines Miss Ethel Clayton, Miss Muriel Ostriola; MM. J. Herbert, Montagu Love, George Langford, 1.535 m.

* *

Mercredi 29 Janvier, à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livvable le 7 Mars

A travers la France, par Arduin Dumazet : *Les environs de Biarritz*, « Natura Film », plein air, 150 mètres environ.

La Double erreur, « Fousquare Pictures », drame interprété par Barbara Castlton, affiche, photos, 1.550 m.

Poésies et Pâtés de foie, « Victor », comique, 350 m.

Livvable le 31 Janvier

Aubert-Journal, 150 mètres.

La Fiancée d'Ecosse, « L. Aubert », comédie dramatique.

Ralph Durward, orphelin, héritier d'un grand nom et d'une fortune considérable, mène au château de Durward une existence fastueuse et dissipée. Mais parmi les amoureuses qu'il a séduites, une d'elles a pris ses déclarations galantes pour des serments durables, aussi a-t-elle obtenu le divorce afin d'épouser le joyeux baronnet.

Ralph ne voit qu'un moyen d'échapper à cette femme dont le caractère lui paraît à son gré infiniment trop énergique. Il décide aussitôt d'épouser la première beauté qu'il rencontrera sur sa route.

En ce même temps, arrivait à Durward une famille de riches touristes américains. Elle se composait de Mlle Régina Auswald, de son oncle et tuteur, de sa gouvernante et de M. Pol Halway, son fiancé. Quelques jours plus tard, Régina visitait le château de Durward.

Régina, romanesque et confiante, expliqua au jeune Ralph ses désirs; elle voulait, disait-elle, se marier afin de s'affranchir de la tutelle de son oncle et aussi pour ne point épouser son jeune cousin M. Pol Halway.

Ralph Durward doué d'une belle imagination, vit aussitôt le moyen d'échapper aux assiduités de la terrible divorcée qui voulait attenter à sa chère liberté. De concert avec Régina, il échafauda un plan original, qu'il voulait réaliser dans l'instant même. Les deux jeunes gens décidaient, en effet, de se marier secrètement, dans le plus bref délai. Régina imposa ses conditions. La cérémonie devait être célébrée dans la plus stricte intimité dans la chapelle du château et aussitôt après, elle reprendrait l'entière disposition d'elle-même et de ses biens.

Cependant la nuit du mariage, le jeune homme oublia ses promesses et lorsque Régina s'enfuit pour rejoindre sa

famille à l'hôtel d'un village voisin, l'aube radieuse illuminait l'horizon.

Quelques mois après, Régina libre maintenant, parcourait l'Italie. Au cours de son voyage, elle rencontre la princesse Fédora de Béraldi. Les deux femmes se lièrent d'une étroite amitié, et toutes les deux malheureuses, lièrent leur destin. Mais la nuit qu'avait passée autrefois Régina au château de Durward, devait porter ses fruits. Elle se décide d'écrire à son mari pour lui annoncer cette nouvelle.

Quelque temps après, la lettre revint à sa destinataire; en effet, Ralph Durward chassait en ces temps-là les fauves aux Grandes Indes. Régina pensa mourir de douleur.

Sur ces entrefaites, M. Henry Fordyce, lord et pair d'Angleterre, ami de Ralph Durward, voyageait à travers l'Italie. Il avait autrefois fait la connaissance, au cours d'une croisière dans la Méditerranée, de la princesse Fédora. Elle le présentait à Régina.

Fordyce, déjà d'un certain âge, s'éprit du charme de la jeune mère, il respecta son passé. Quelque temps plus tard, il sollicitait la main de Régina. Sans réponse, n'ayant jamais reçu de nouvelles de Ralph, la jeune femme était persuadée qu'il avait complètement oublié les liens que tous deux avaient autrefois consentis. Persuadée que son mari ne pensait plus à sa compagne d'un soir, Régina, pensive, autorisa Fordyce à la considérer comme sa fiancée. Puis, Fordyce, que sa situation appelait en Angleterre, regagna son pays alors que Fédora et Régina allaient habiter la Bretagne...

Régina a demandé le divorce contre son insaisissable mari, Fordyce, après son retour en Angleterre, est allé rendre visite à son ami Ralph Durward. Il l'invite à l'accompagner dans un prochain voyage près de sa fiancée, et quelques semaines plus tard les deux époux se trouvent en présence. Ralph comprend les sentiments qui animent la pensée de Régina et il lui dit en termes émus combien il regrette de ne pas l'avoir gardée près de lui, d'avoir cédé à cette singulière fantaisie qui maintenant les sépare. Cependant, il consent au divorce puisqu'il a donné sa parole de gentilhomme.

Fordyce et Régina, la princesse Fédora sont maintenant en Angleterre. Ralph se trouve à nouveau en présence de sa femme, et tous deux comprennent que l'amour les unit bien plus que leur mariage d'antan. Leur folie d'autrefois a brisé leurs espoirs d'aujourd'hui.

Cependant Fordyce apprend leur passé, et malgré la force et la profonde sincérité de son amour pour Régina, il sacrifie son bonheur à la femme qu'il aime.

Le château de Durward a perdu son aspect sévère, une femme aimée en égaie maintenant les salles immenses et magnifiques.

* *

Mercredi 29 Janvier, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

Livvable le 21 Février

Danse de la Vie et de la Mort, « Cosmopolis », comédie dramatique interprétée par la célèbre artiste Polonaise Mme Galonne et M. Piergiovani, 1.270 mètres.

Avanti Savoia, « Nestor », comédie patriotique interprétée par Francella Billington, 252 mètres.

UNE GRANDE DATE
dans l'Histoire du Cinéma
UN GRAND FILM

*Mis en Scène par un Français
et tourné par des Français*

CHRISTOPHE
COLOMB

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, 10

PARIS